



L'ACAMPADO

« Soyez toujours prêts à témoigner de l'Espérance qui est en vous » (1 Pet 3,15)

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X

Prieuré Saint Ferréol - Marseille - Aix - Carnoux - Avignon - Corse

NOUVEL AN 2015

~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

QUAND on part en voyage pour un long parcours, après un bon moment, on ne peut s'empêcher de jeter un coup d'oeil sur les kilomètres parcourus. On fait alors rapidement le calcul des kilomètres qu'il nous reste à parcourir.

Sur le chemin de notre vie, chaque année nouvelle, nous ramène à un moment semblable de réflexion.

Saint François de Sales, dans un texte plein de réalisme et de profondeur, nous aide à réfléchir :

- Qu'ai-je fait pour Dieu en 2014
- Qu'a-t-Il fait pour moi,
- Comment ai-je employé mes talents, mon temps, mes occupations, mon argent, depuis un an ?
- Qu'ai-je fait pour le prochain ?
- Quelle quantité de charité ai-je accumulée ?
- Qu'ai-je fait pour mon âme ?
- Quels défauts ai-je corrigés ?
- Quels vices ai-je extirpés ?
- Quelles vertus ai-je acquises ?

Malheureusement quand nous pensons comment nous avons employé le temps de Dieu, nous sommes bien tristes que Dieu ne veuille nous donner son éternité, car Il ne la donne qu'à ceux qui usent bien de son temps. Nous cheminons dans ce monde, il faut bien se l'avouer, entre le ciel et l'enfer.

Le dernier pas sera le pas qui nous placera dans la demeure éternelle, et nous ne savons pas quel sera le dernier pas.

Pour bien faire ce dernier pas, il faut essayer de bien faire tous les autres. Bienheureux ceux qui considèrent comme il faut la sainte et interminable éternité.

Combien d'années me reste-t-il avant d'arriver à mon dernier pas ? La réponse est dans les mains de Dieu. Néanmoins, le temps passe avec une vitesse surprenante, l'heure fait suite à l'autre, l'année fait suite à l'autre et c'est

avec raison qu'on compare la vie à un fleuve où les flots succèdent aux flots ; on dirait que le torrent est pressé d'arriver à la mer qui à son tour l'engloutit.

Cette mer, c'est l'éternité où nous arriverons au moyen de la grâce de Dieu, avec notre coopération, et nous y arriverons bientôt.

Ayons donc soin du temps que nous avons pour demeurer ici bas, occupés à la conquête du bien éternel.

Nous ne cesserons jamais de désirer que vous viviez saintement en ce monde et avec une joie immense dans l'autre.

Cette nouvelle année sera la dernière pour un grand nombre, elle le sera peut-être pour nous aussi.

Qu'allez-vous faire pour Dieu, pour le prochain, pour votre pauvre âme ?

Qu'avons-nous à faire de mieux que de prêter attention à forger en nous des cœurs toujours plus agréables à notre Sauveur, à faire que cette année soit plus fertile que l'autre en toutes nos actions, car à mesure que les années s'en vont et que l'éternité approche, nous avons à redoubler de courage et à élever notre esprit vers Dieu, en Le servant avec plus d'attention dans tout ce à quoi nos devoirs et notre profession nous obligent.

Pourquoi vivrons-nous cette nouvelle année si ce n'est pour mieux aimer cette bonté souveraine ?

Puissions-nous vivre cette année de telle manière qu'elle serve de fondement, de base pour l'année éternelle.

Soyez à Dieu comme jamais en cette vie mortelle, le servant fidèlement à travers les peines que vous subirez, portant la croix à sa suite, et le bénissant éternellement avec toute la cour céleste.

Le grand bien de nos âmes est d'appartenir à Dieu, et le plus grand bien est de ne plus appartenir qu'à Dieu.

Attention cependant, le démon nous trompe comme il a trompé nos premiers parents.

A eux, il leur a dit : " Vous ne mourrez point " .
A nous, il nous dit : " Vous ne mourrez pas de sitôt " .
C'est plus subtil, et combien de fois nous voudrions le croire ! Il faut croire l'expérience qui nous dit que la mort n'a pas d'âge ; il nous faut croire plutôt ce que nous dit Notre-Seigneur " Soyez prêts, je viendrai vous appeler au moment que vous ne pensez pas " .
Faire bon usage du temps qui nous est donné par Dieu, voilà donc un des premiers souhaits que nous vous exprimons pour cette nouvelle année.
Les autres souhaits, je les choisis pour vous à la fin des litanies des saints.
C'est premièrement, une prière pour l'Église :
" Ut Ecclesiam regne et conservare digneris "
" Dirigez et conservez la sainte Eglise ". Qu'elle puisse, comme la Fraternité Saint-Pie X qui est œuvre d'Eglise par excellence, continuer la mission de salut que Notre Seigneur lui a confiée dans le monde.
" ut inimicos humiliare digneris " : Que ses ennemis soient humiliés. Que leurs efforts pour perdre les âmes n'aient aucun succès. Que leurs échecs les conduisent à se convertir et se sauver eux-mêmes. Et ici, nous ne pouvons moins que penser à Rome et aux évêques du monde entier.
" A peste, fame et bello libera nos domine "
De la peste de la laïcité, de la faim, de la guerre et de toutes les autres plaies, délivrez-nous Seigneur, préservez-nous. Daignez aussi, Seigneur, inspirer les chefs d'Etat et tous ceux qui président aux destinées du peuple, pourquoi ne pas dire aussi, parfois, à Notre-Seigneur, "de certains chefs d'Etat, libérez-nous, Seigneur ! "
C'est aussi une prière pour nous-mêmes. Fortifiez-nous et conservez-nous dans votre service. Donnez-nous les fruits de la terre et sanctifiez notre labeur.
Il serait intéressant de commenter en long et en large, ces litanies des saints, ces souhaits que l'Eglise nous invite à présenter à Dieu pour nous-mêmes et pour les autres.
Il est important de renouveler souvent, au cours de l'année, ces souhaits, ces litanies.
Souhaits de santé, souhaits de succès, souhaits de bonheur... très bien tout cela... mais un catholique ne peut pas limiter ses ambitions à cela, même si elles sont légitimes en soi ; il doit dépasser les horizons terrestres, pour considérer l'éternel, l'immensité de l'autre vie.
Nos souhaits réciproques seraient marqués d'une lamentable stérilité s'ils ne se limitaient qu'à ces pauvres aspirations humaines. Que notre corps ait la santé, oui ; mais quelle stérilité que cette santé du corps, si l'âme n'était pas, elle, en bonne santé, celle qui consiste en une vie surnaturelle forte, un équilibre harmonieux de toutes les facultés, la rectitude de la pensée, la noblesse des sentiments, l'énergie de la volonté et la soumission à la grâce. En effet, le sens d'une destinée humaine ne se limite pas

à la jouissance ou au soin de la santé, mais elle s'étend aux réalités de l'autre monde.
Ni la fortune, ni le pouvoir, ni la gloire feront notre bonheur. Le secret du bonheur est ailleurs, il est dans l'amour de Dieu et du prochain, et ce bonheur permettra de mieux apprécier la beauté du bien, elle mettra en notre âme, une sorte d'enthousiasme.
" L'humanité d'aujourd'hui, culte dynamique, disait le Pape Pie XII, a une grande inclination au bonheur terrestre dans la sérénité et la paix, mais elle n'arrivera pas à la transformer en réalité si, dans ses calculs, ses desseins et ses discussions, elle n'introduit pas le facteur le plus élevé et le plus efficace : Dieu et son Christ. Que l'Homme-Dieu soit de nouveau le roi reconnu et obéi parmi les hommes. Voilà le souhait que nous exprimons à la grande famille humaine, bien qu'avec cela nous lui indiquons le chemin de son salut et de son bonheur " .
Bonheur, santé, succès, oui ; tout cela nous vous le souhaitons, car désirer le contraire serait péché, mais Dieu fait attendre, et parfois ne donne pas ce que nous demandons parce qu'il ne le juge pas utile pour notre salut.
Bonheur, santé, succès, oui ; mais à condition de ne pas accuser la Bonté de Dieu si tout cela vient à nous manquer au cours de l'année.
Bonheur, santé, succès, oui ; mais à condition que dans nos désirs nous plaçons en premier lieu, avant notre bonheur, notre sanctification.
Pour conquérir le monde à Jésus-Christ, pour Lui donner des âmes en nombre toujours plus grand, il est absolument nécessaire de persévérer dans la doctrine des apôtres, sans prétendre vouloir la changer, sans prétendre vouloir corriger l'œuvre du Saint-Esprit.
Il suffit de se nourrir de la Sainte Eucharistie qui donnera la force de tout faire jusqu'au bout, il suffit d'agir et de prier, ou de prier et d'agir. Il suffit de vivre en chrétien, en catholique intégral. Le catholique aujourd'hui livre un combat, et il suffit d'un peu de foi pour soulever les montagnes et un peu d'espérance pour conquérir le monde. Les hommes de peu de foi sont aussi les hommes de peu d'espérance.
Pour sauver les âmes, Dieu nous a donné la Sainte Vierge Marie. Cette divine Mère a toujours été le secours des chrétiens.
Pour les ennemis du Christ, la Sainte Vierge apparaît terrible comme une armée rangée en bataille, mais pour les amis de Jésus-Christ, sa douceur égale son pouvoir. Bonne et sainte année donc, à vous tous chers fidèles. Que Dieu soit pour toujours en vos coeurs.
Que Dieu soit toujours, premier servi et le reste vous sera donné par surcroît.

LE BESTIAIRE DU CHRÉTIEN

~ M. l'abbé Etienne Beauvais ~

L'ÂNE ET LE BŒUF

Vous n'avez certainement pas manqué de placer dans la crèche l'âne et le bœuf... Et vous avez bien fait. Pourtant leur présence auprès de l'Enfant-Dieu nouveau-né a été contestée et l'est encore... : les Evangiles n'en font pas mention ; les symboles qui leur ont été attribués ne sont plus au goût du jour ; enfin, le positivisme moderne a relégué les pauvres ruminants au nombre des contes et légendes qui entourent l'enfance du Christ, comme chacun sait. Mais il y a plus grave encore : c'est qu'à eux deux, l'âne et le bœuf, cristallisent un débat théologique sur la place des animaux dans la création et par rapport au mystère de l'Incarnation : pas moins !

UNE TRADITION ININTERROMPUE

« Entre le bœuf et l'âne gris, dort, dort... » chante un célèbre cantique de Noël et, à l'évoquer, son doux air vous revient certainement en mémoire... Qui pourrait s'imaginer que les deux animaux puissent être absents de l'évocation des premiers instants de la vie terrestre de l'Enfant-Dieu ? En effet, de façon ininterrompue depuis les premiers temps du christianisme jusqu'au milieu du XVIIe siècle, c'est comme une certitude : l'âne et le bœuf ont été les premiers à « connaître » le Sauveur. Si saint François d'Assise à partir du XIIIe siècle, contribua fortement à l'ancrer dans la dévotion populaire et dans l'art, il ne créa pourtant pas cette « tradition ».

LES FONDEMENTS SCRIPTURAIRES

Deux citations de la Sainte Ecriture fondent cette solide croyance :

- Isaïe 1, 2-3 : « *Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître, Israël ne connaît pas, mon peuple ne comprend pas.* »
- Habacuc 3, 2 (version grecque) : « *Au milieu des deux êtres vivants (...) tu seras connu, quand le temps sera venu, tu apparaîtras.* »

Faut-il leur donner un caractère prophétique ? A proprement parler, non ; car elles seraient alors confirmées par une mention explicite des deux animaux dans les Evangiles. Or aucun des évangélistes ne fait mention ni même ne suggère cette présence animale. La réalité historique du fait paraît même douteuse. La « tradition » qui pourtant l'affirme s'appuie en réalité sur deux éléments dont aucun pourtant n'a de point de référence certain : d'une part les anciennes représentations (principalement des sculptures à partir du IVe siècle) et d'autre part un évangile apocryphe (dit du Pseudo-Matthieu) du VIe siècle mettant en scène l'âne et le bœuf qui « adorèrent » l'enfant Jésus. L'influence de cet apocryphe dans l'art iconographique de la Nativité illustre, au passage, la crédulité du peuple chrétien quant à ces « étranges romans » de la vie du Christ. Peut-on alors invoquer l'autorité de

quelques Pères de l'Eglise attestant d'une certaine « tradition » ? Mais tous ont eu en vue le texte d'Isaïe, le matérialisant et lui cherchant des symboles



comme ils en avaient l'habitude pour l'ensemble de leurs commentaires de l'Ecriture Sainte.

UN MYSTÈRE D'ABAISSEMENT

Les écrivains ecclésiastiques n'ont donc pas manqué quelques interprétations symboliques de la présence de l'âne et du bœuf dans la crèche. Pour eux en effet, la présence des animaux n'est pas le fruit du hasard même s'il paraît naturel et assez banal qu'un âne et un bœuf puissent se trouver dans une étable... : elle signifie quelque chose et porte un message à l'adresse du chrétien. Ainsi, peut-on résumer à trois les principales leçons que les auteurs religieux tirent de cette présence, auxquelles se greffent quelques autres : elle nous enseigne d'abord l'humilité de Jésus par sa pauvreté ; elle est l'image de l'homme devenu « animal » depuis la chute du péché originel ; enfin c'est le signe d'un retour en grâce de toute la création.

Illustrons notre propos par quelques citations des Pères et d'écrivains ecclésiastiques.

QUEL ABAISSEMENT !

Le contraste entre l'abaissement du Fils de Dieu « en la terre » et sa grandeur dans le ciel est un thème commun dans la littérature religieuse et la prédication de Noël. La « compagnie » animale de la crèche en laquelle vagit l'Enfant-Dieu l'augmente :

« Jésus naît en une étable et non en une maison commune. Jésus est dans une crèche et non dans un berceau qui est le premier séjour des enfants. Jésus naît au milieu du bœuf et de l'âne et non au milieu de ses parents, et sa première compagnie est le bœuf et l'âne. Et dans cet abaissement se trouve la naissance miraculeuse de celui qui a fait le ciel et la terre. » [Cardinal de Bérulle, Œuvres de piété, n°43, De la Nativité, 26 déc. 1625, éd. complète]

L'HOMME DEVENU ANIMAL

C'est la deuxième leçon. Par le péché originel, l'homme avait perdu toutes les qualités dont Dieu l'avait orné : il était réduit à l'état de bête. Les animaux dans l'étable sont donc l'image de l'homme déchu. Saint Cyrille affirme qu'à l'Incarnation :

« Il (le Christ) trouve l'homme devenu animal dans son âme, et il se place dans une crèche comme pâture, afin que, changeant notre vie animale, nous arrivions à un discernement digne de l'homme, prenant non la pâture mais le pain céleste, le corps de vie ». Cité par saint Thomas d'Aquin dans La Chaîne d'or, Sur S. Luc, ch. I

César de Bus, fondateur des Ecoles Pies au XVIIe siècle, reprend la même idée :

Jésus a « voulu naître dans une étable pour y trouver l'homme qu'il cherchait et qui était devenu bête par le péché, si bien qu'il ne fallait pas espérer de pouvoir le trouver ailleurs. » [Instructions familières, 1676-1685]

Le « pain céleste », dont parle saint Cyrille, c'est l'Eucharistie, la propre chair de Jésus ; thème repris par de nombreux auteurs, explicitement ou en sous-entendu :

« Le Seigneur est né à Bethléem qui signifie maison du pain, et c'est lui qui a dit : Je suis le pain vivant descendu du ciel. Le lieu où naquit le Sauveur était appelé maison du pain, parce que là devait apparaître dans la nature de la chair celui qui venait intérieurement rassasier les âmes des élus. » [Saint Grégoire le Grand, Homélie 8, Sur les Evangiles]

« Ne calculez pas ce que vous voyez, mais reconnaissez que vous êtes rachetés. Qu'Il soit dans les langes, vous le voyez ; vous ne voyez pas qu'Il est dans les cieux. Vous entendez les vagissements de l'enfant, vous n'entendez pas les mugissements du bœuf qui reconnaît son Seigneur ; car « le bœuf reconnaît son propriétaire et l'âne la crèche de son maître » (Is., I, 3), [...] Car enfin l'ânesse spirituelle n'a pas été nourrie de feintes délices, mais d'un aliment de nature substantielle, par la sainte mangeoire. Voilà le Seigneur, voilà la crèche par laquelle nous fut révélé ce divin mystère : que les Gentils, vivant à la manière des bêtes sans raison dans les étables, seraient rassasiés par l'abondance de l'aliment sacré. Donc l'ânesse, image et modèle des gentils, a reconnu la crèche de son Seigneur. Aussi dit-elle : « le Seigneur me nourrit et rien ne me manquera » (Ps. 22, 1). » [Saint Ambroise, Traité sur l'Evangile de S. Luc, II, 42-43]

UNE AUTRE FIGURE : JUIFS ET PAÏENS

Saint Ambroise - et comme lui de nombreux autres docteurs - mentionne une autre figure : l'ânesse (ou l'âne) est l'« image et modèle des gentils », c'est-à-dire des païens, ceux que saint Paul appelle « les nations » à qui a été apporté le salut parce que le propre peuple du Seigneur ne l'a pas reconnu. D'autres auteurs verront par conséquent dans le bœuf le peuple juif (ou inversement) comme saint Grégoire de Nysse : « Le Bœuf, c'est le Juif enchaîné par la loi ; l'Âne, porteur des lourds fardeaux, c'est celui que chargeait le poids de l'idolâtrie ».

La figure n'est plus trop dans le goût du jour : mystifier ainsi le judaïsme et l'idolâtrie s'oppose au faux œcuménisme actuel. Mais peut-on alors se demander de quelle haleine ils réchauffent désormais l'enfant dans sa crèche ?

L'IGNORANCE ET LE MÉPRIS DES HOMMES ET LA RECONNAISSANCE DES ANIMAUX

C'est la troisième leçon à tirer de la scène stabulatoire. Dans un sermon pour la fête de la Nativité, le chantre du mystère de l'Incarnation, le pape saint Léon le Grand demande à ses auditeurs :

« (...) Dans le trésor des libéralités divines, que pouvons-nous trouver [à offrir] qui soit propre à honorer la fête d'aujourd'hui, que cette paix qui, dès la naissance du Seigneur, a été annoncée par le concert des anges ? (...) Qu'est-ce avoir la paix avec Dieu, sinon vouloir ce qu'il ordonne et ne pas vouloir ce qu'il défend ? (...) Comment aura-t-il part à la paix divine, celui à qui plaît ce qui déplaît à Dieu, et qui désire trouver son plaisir en des choses par lesquelles il sait que Dieu est offensé ? (...) Que la race élue et royale [des chrétiens] réponde à la dignité de sa nouvelle naissance [le baptême], qu'elle aime ce qu'aime son père et n'ait en rien des sentiments différents de ceux de son Créateur, de peur que le Seigneur n'ait à dire de nouveau : J'ai engendré et fait grandir des fils, mais ils m'ont méprisé. Le bœuf reconnaît son bouvier et l'âne la crèche de son maître ; mais Israël ne m'a pas connu et mon peuple ne m'a pas compris. » [6ème sermon pour Noël]

Ici, en citant Isaïe, le grand pape veut nous dire : les animaux savent reconnaître leur maître, mais hélas les élus le méprisent. La leçon est morale et ne s'intéresse plus aux animaux.

L'ORDRE DE LA CRÉATION

Quelle que soit l'interprétation symbolique ou figurative que l'on donne à cette présence animale auprès de l'enfant-Dieu, tous les auteurs s'accordent « a priori » sur la légitimité de cette présence : dans la hiérarchie des êtres, les animaux ont leur place juste avant l'homme, pour Dieu. C'est ce que saint Thomas d'Aquin enseignait (et l'on connaît l'immense et bénéfique influence qu'il eut) : « Nous dirons donc, s'agissant des parties de l'univers,

que chaque créature est pour son acte propre et sa perfection ; que les créatures les moins nobles sont pour les plus nobles , par exemple les créatures qui sont au-dessous de l'homme, pour lui ; que chacune des créatures est pour la perfection de l'univers ; et que l'univers , dans son ensemble, avec toutes ses parties, est ordonné à Dieu comme à sa fin, en ce sens que la bonté de Dieu s'y retrouve [dans les créatures] par mode d'imitation, pour la gloire de Dieu. » [Somme Théologique 1a, q.65, a.2]

C'est pourquoi les animaux « participent » eux aussi d'une certaine façon à l'Incarnation, œuvre de restauration de l'ordre originel de toute la création. Dès lors le nouvel Adam retrouve la domination que le premier homme avait à l'origine spécialement sur les animaux (cf. Gen. I, 26) et ceux-ci à leur tour reconnaissent leur Maître.

Même si le fait des animaux dans la crèche n'est peut-être pas « historique », rien n'empêche la conscience chrétienne de l'imaginer possible et d'en faire un sujet de méditation.

L'ÂNE ET LE BŒUF CHASSÉS DE LA CRÈCHE

Cette vision globale de la création a pourtant évolué. Eric Baratay, dans une étude documentée (disponible sur le site HAL archives-ouvertes.fr), a montré comment la littérature religieuse et la prédication en même temps que l'iconographie, ont peu à peu chassé l'âne et le bœuf de la crèche, à partir de la deuxième moitié du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. L'auteur explique que la symbolique religieuse développée les siècles antérieurs est passée progressivement sous silence pour laisser place à d'autres interprétations non plus de la Nativité pour elle-même mais des scènes autour de la Nativité ; ainsi l'adoration des bergers par exemple devient un thème de prédilection des peintres.

A la fin du XVIIe et au XVIIIe siècle, les raisons de ce changement sont à trouver d'abord dans les débats avec le protestantisme et l'influence janséniste soucieux d'une plus grande vérité dans la traduction et l'interprétation des textes sacrés. C'est aussi un tout autre regard sur les animaux : la philosophie de Descartes explique leur mou-

vement par l'effet d'une mécanique, donc de la matière, tandis que l'homme par sa pensée se hisse au niveau des esprits, anges et Dieu, séparant radicalement l'un de l'autre. La hiérarchie et l'ordre harmonieux des êtres considérés jusqu'alors par le thomisme s'effondrent : l'animal est exclu de la vie de l'homme qui devenant son propre dieu se suffit à lui-même. Le bœuf et l'âne sont donc chassés de la crèche car il devient inconcevable que l'Incarnation puisse avoir un rapport à quelqu'un d'autre qu'à l'homme : leur présence est absolument anecdotique.

Cette bouderie, en dépit de la résistance de l'art populaire des crèches provençales et des pastorales, continue dans les milieux intellectuels aux XIXe et XXe siècles : cherchez donc chez Bossuet ou Bourdaloue, ou dans une « Vie de Jésus » sérieuse (Fillion, Ricciotti, Fouard, etc.), vous n'y trouverez à la grotte que la mangeoire sans les animaux. Ne cherchez pas chez les auteurs plus récents ; c'est évident : « c'est une légende ».

Mais cela va plus loin encore ; E. Baratay affirme même : « (...) il y a une cause plus profonde, responsable de cette disparition du champ religieux ; c'est un changement dans la vision même que l'homme porte sur l'animal. En effet, à partir des années 1920-30 et sous l'impulsion de Bergson, de Teilhard de Chardin, s'impose, difficilement mais certainement, une vision évolutionniste de la création. (...) les créatures ne sont plus disposées spatialement dans l'échelle des êtres, mais historiquement. » L'animal a été une étape, il ne mérite aucune attention dans l'émancipation progressive de l'homme.

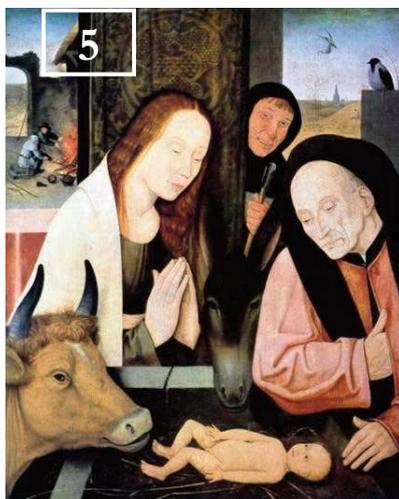
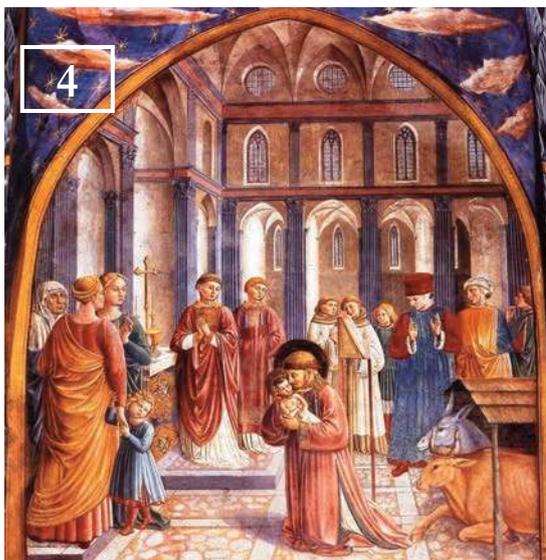
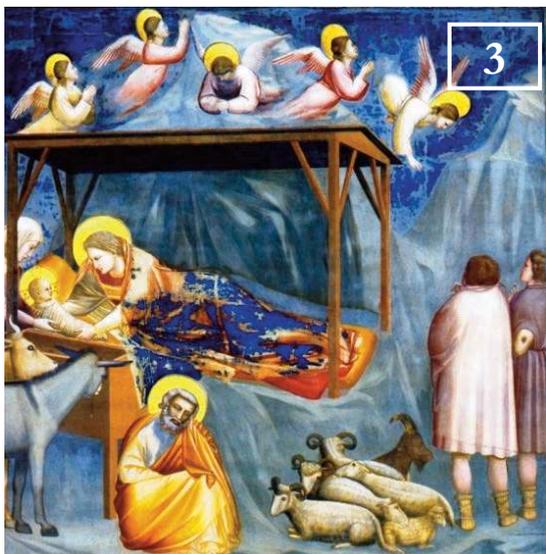
Qui aurait pensé que l'âne et le bœuf de la crèche, en apparence si paisibles, puissent être l'objet d'un si grave débat philosophique et théologique ? L'intuition de quelques Pères de l'Eglise considérant ces deux ruminants comme la figure de l'homme devenu animal par le péché pourrait trouver une nouvelle formulation tout aussi vraie à propos de l'homme : qui fait l'ange, fait la bête.

A noter dès maintenant pour le mois de FEVRIER

Dimanche 1 : Adieu à la Crèche

Lundi 2 : Messe et procession de la chandeleur

L'ÂNE ET LE BŒUF DANS LA CRÈCHE
QUELQUES REPRÉSENTATIONS



1. Rome, sarcophage daté de 343 : 1^{ère} représentation de la Nativité 2. Arles, tympan de S. Trophime XII^e s 3. Giotto 1304-1306
4. Benozzo Gozzoli Montefalco, 1452 S. François célèbre Noël à Greccio (1387-1455) 5. Jérôme Boch, 1490-1500
6. Attribué à Jacqueline de Montluçon, 1463-1505, détail 7. Fra Angelico 8. Luca Giordano, fin XVII^e s 9. Noël COYPEL, 1728.

LE SEPTIÈME JOUR

~ M. l'abbé Daniel Vigne ~

DIEU a créé le premier homme, Adam, au sixième jour, à la fin de sa création. Adam apparaît alors comme un monde à part de celui des corps et des anges. Bien qu'inférieur à l'ange il vient couronner l'œuvre de Dieu en étant le microcosme qui résume toute la création. Son âme, en plus d'animer un corps, possède ses propres opérations spirituelles, à la différence des animaux. Le premier rôle du corps est donc de permettre l'activité spirituelle de son âme qui est de connaître et d'aimer le vrai. Faite à l'image de Dieu, elle trouvera sa perfection en imitant son Modèle : la contemplation de la Vérité pour Elle-même.

Les opérations les plus vitales ne sont pas celles qui touchent la santé du corps, même si elles ont leur importance, mais celles qui sont spirituelles. Par la grâce de Dieu, la vie de l'homme peut dépasser même celle de l'ange qui se tient devant Dieu, comme la Sainte Vierge. Avant d'y arriver, l'intelligence doit passer de l'état informe comme l'était la matière au premier jour de la création à l'état parfait comme la création au sixième jour. C'est pourquoi Dieu lui a délégué à cet effet un septième jour, qui correspond actuellement au dimanche. A l'homme de vouloir coopérer au plan de la création en s'acquérant les richesses spirituelles plus nécessaires que la nourriture du corps.

L'échelle de Jacob qui repose sur la terre et le ciel nous invite à nous dégager du monde corruptible qu'est la terre pour atteindre les réalités spirituelles incorruptibles. Son gravissement nécessite tout le concours de la volonté dans l'application à la loi ordonnatrice de Dieu. Du reste, plus la volonté goûtera l'excellence de cet ordre de charité enseigné principalement par l'Eglise, plus elle y puisera de la force. C'est seulement au sommet qu'elle pourra alors se reposer par un acte permanent d'amour, dans la Vérité incréée : Dieu. Au cours de cette ascension l'homme gagne en pérennité car il s'approprie l'éternité.

Un excellent témoin de la suprématie spirituelle de l'âme humaine est l'œuvre intemporelle des génies comme Aristote dans la philosophie, Fra Angelico dans l'art, Mozart dans la musique, Saint Thomas dans la théologie... Ces derniers nous ordonnent à la contemplation de la Vérité selon leur art. Loin de perdre son temps, l'homme en s'y arrêtant s'anoblit, se rapproche de son terme ultime : la béatitude.

Force est de constater qu'aujourd'hui nous avons une autre famille de génies faisant des prouesses selon notre temps : untel rassemblera des foules, l'autre tiendra le

haut du pavé du « show-biz », un autre règnera sur un empire économique... Incontestablement leur prodige révèle la suprématie de leur âme sur l'animal. Mais ordonnent-ils à la contemplation de la vérité, anoblissent-ils l'homme ?

Tous ont un point commun, le chiffre. Ils dépendent tous d'un résultat quantitatif : le nombre de militants, l'audience, la somme d'argent... Leur succès repose sur la multiplication des œuvres extérieures ordonnées aux passions, aux émotions et à toute richesse pécuniaire et non plus à l'activité spirituelle. Le corps n'est plus au service de l'âme mais inversement. Si bien que l'homme ne juge de la valeur des choses que par rapport aux biens du corps et non au bien de l'âme. S'arrêter de travailler pour s'appliquer à la connaissance de la vérité est perçu comme un gaspillage de temps. L'utile pour le corps ou le bien-être passe avant la contemplation pour l'âme. Cette négation de l'opération proprement spirituelle pour un but purement contemplatif réduit l'homme à un animal sujet à la corruption.

Nous en arrivons à une nouvelle conception de l'homme. Il n'est plus ordonné à Dieu mais à un tout que l'on nomme de plusieurs noms : le cosmos, l'univers, l'environnement, le grand tout, le rien... En conséquence, si l'individu humain n'est pas apte à produire pour ce "tout", il perd sa raison d'être ou sa dignité. L'enfant à naître contraignant, le vieillard impotent, les contemplatifs inactifs deviennent des parasites bons à éliminer. Est-ce le terme de l'homme ?

La suppression progressive du dimanche comme jour férié n'est pas seulement une atteinte à l'équilibre de la personne humaine, ou à la famille mais un bouleversement de l'ordre divin dont les conséquences sont dramatiques. Elle revient à s'opposer à l'ordre de la création, à amputer l'homme de sa partie spirituelle, à détruire sa destinée.

Le respect du septième jour est sacré au sens propre du terme. Il nous empêche de rentrer dans la tyrannie de l'activisme. En le consacrant à la vie spirituelle, il arrache le corps à la tyrannie de la servitude du monde pour la soumettre à l'âme. Surtout, il repose l'âme dans la contemplation qui régénère les forces spirituelles nécessaires à l'obtention du repos éternel. Le non contemplatif livre son corps à l'esclavagisme moderne, tandis que le contemplatif possède son corps pour le service de Dieu et son éternité.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT

~ M. l'abbé Jérôme Bakhmeteff ~

LA Médaille de Saint Benoît porte sur une face l'image du saint tenant la Croix de la main droite. Il existe différentes représentations agrémentées d'invocations ou de la mention « Croix de Saint Benoît ». Ces variantes ne changent rien à la médaille, la seule chose requise c'est l'image de Saint Benoît portant la croix dans la main droite.

Sur l'autre face, la Croix est représentée avec 30 lettres inscrites sur la Croix et autour de la Croix dans un ordre précis. Chacune de ces lettres est l'initiale d'un mot latin, à l'exception du mot « Pax » qui domine la Croix. Ces divers mots réunis forment une prière qui correspond aux rapports de saint Benoît avec le signe sacré du salut, à l'utilisation de la sainte Croix contre les esprits de malice.

Tout d'abord quatre lettres sont placées aux angles de la Croix :



Elles signifient :
Cru**x** **S**ancti **P**atris **B**enedicti
Croix du saint Père Benoît.

Ces paroles nous montrent le but de la Médaille : Par l'intercession de saint Benoît, utiliser le signe de la Croix, comme lui-même, pour vaincre tous les pièges du démon.

Sur la branche verticale de la Croix on lit :



Ce qui veut dire :
Cru**x** **S**acra **S**it **M**ihi **L**ux
Que la Sainte Croix soit ma lumière.

Sur la ligne horizontale on lit :



C'est-à-dire :
Non **D**raco **S**it **M**ihi **D**ux
Que le dragon ne soit pas mon chef.

Le sens de ces deux lignes réunies est une protestation du chrétien, exprimant sa confiance envers la sainte Croix et sa résistance aux suggestions du démon.

Autour de la Médaille se lisent les caractères suivants :



A notre droite :
V R S N S M V

Soit :

Vade **R**etro **S**atana, **N**unquam
Suade **M**ihi **V**ana

Retire-toi, Satan, ne viens pas me conseiller les vanités.

Et à notre gauche :

S M Q L I V B

Soit :

Sunt **M**ala **Q**uae **L**ibas, **I**pse **V**enena **B**ibas

Le breuvage que tu verses est le mal ; bois toi-même tes poisons.

Nous avons donc une belle prière, brève et pleine de force contre Satan et toutes ses tentations :

« Vade Retro Satana, Nunquam Suade Mihi Vana ; Sunt Mala Quae Libas, Ipse Venena Bibas »

« Retire-toi, Satan, ne viens pas me conseiller les vanités ; le breuvage que tu verses est le mal ; bois toi-même tes poisons. »

Ces paroles sont censées sortir de la bouche de saint Benoît ; celles du premier vers, lors d'une tentation dont il triompha par le signe de la Croix, reprenant lui-même les mots de Notre-Seigneur lors de la tentation au désert ; celles du second vers, au moment où ses ennemis lui présentèrent une coupe empoisonnée qu'il brisa en formant de loin le même signe sur le vase contenant un breuvage mortel.

Portant cette médaille le chrétien fait sienne cette prière de saint Benoît, et lors des tentations il peut la redire ou même simplement d'un geste ou d'un mouvement de l'esprit se reporter à cette prière qu'il porte gravée sur lui.

Enfin au-dessus de la Croix, nous trouvons soit « PAX » soit « I H S » L'un comme l'autre nous rappellent que la Paix vient de la Croix du Christ.

Dans le Bref d'approbation de la Médaille signé par Benoît XIV le 12 mars 1742 il n'est fait ni mention du « PAX » ni du monogramme « I H S » ; de nos jours nous trouvons le plus souvent « PAX ». Ceci n'a aucune incidence sur la médaille, comme le fait qu'elle soit ronde ou ovale, ou encore qu'elle soit en forme de Croix avec au centre toutes les inscriptions de la médaille. On peut indifféremment utiliser l'une ou l'autre de ces représentations que l'on fait bénir par le prêtre.

RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODE PÉDAGOGIQUE DE SAINT JEAN BOSCO

~ M. l'abbé Jehan de Pluvié ~

Saint Jean Bosco doit surtout sa réputation à sa méthode d'éducation, directement inspirée de la spiritualité de saint François de Sales, mais plus profondément du Cœur doux, humble et aimant de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ses entreprises éducatives reçurent les honneurs de l'Église. Quel est donc le secret pédagogique du saint ? Que voulût-il inspirer avant tout aux enfants ? Quels sont les moyens mis en oeuvre ? Quels en sont les résultats ? Pouvons-nous les obtenir à notre époque dissolue ?

LE BUT DE LA VRAIE PÉDAGOGIE

La pédagogie ou l'art d'éduquer se propose avant toute chose de sauver les âmes, d'amener l'enfant à Jésus et à Marie. Elle nous fixe d'emblée dans l'univers surnaturel, dans l'objectif que notre Père des cieux se propose en créant chaque homme.

Cependant, de nombreux obstacles rendent très difficile l'aboutissement de ce programme divin et, disons-le, impossible à l'homme livré à ses seules ressources. La grâce nous dirige vers le Paradis, mais encore faut-il l'accueillir et la garder. Le péché originel, même après le baptême, laisse ses désolantes traces et tyrannise la pauvre créature humaine qui aura besoin de puissants secours surnaturels. Et quand le démon et le monde vicieux se mettent de la partie, à qui se confier sinon à Dieu et aux multiples aides qu'il nous a préparées par sa sainte Eglise. Oublier cet état lamentable de l'homme, c'est se fourvoyer dès le départ dans l'oeuvre édu-

cative. Le saint nous prévient qu'« en ce monde nous avons non pas un temps de paix, mais de guerre continue » et qu'en plus, le jeune homme « traverse l'âge le plus dangereux » d'une vie (et heureusement « le plus beau » aussi).

Néanmoins, la nature humaine blessée par le péché n'a pas changé pour autant, et la grâce habitera une nature sensible, passionnée, aimante et ne la détruira pas. L'éducateur devra là-aussi en tenir largement compte, dans sa manière d'aborder l'enfant pour faire épanouir peu à peu une sensibilité ordonnée, une raison saine, une volonté droite.

Pour réussir dans l'éducation de la jeunesse, « qui des choses divines est la plus divine », saint Jean Bosco, en serviteur fidèle de Dieu, conscient que ces « âmes en danger » ne lui appartiennent pas, s'emploiera à ressembler au propriétaire de ces âmes, le Sacré-Coeur, et usera de la méthode la plus efficace, selon son expérience, à les élever : la méthode dite « préventive ». Cette appellation vient de l'éducateur lui-même. Sur ce point, il livre ses secrets de façon brève dans son court « Traité sur la méthode préventive », ses avis sur « La charité en éducation » et ses « Consignes aux directeurs ».

LES PRINCIPES DE LA MÉTHODE PRÉVENTIVE

Certains clichés réduiraient la méthode préventive à l'absence de punitions et de contraintes. Il suffit de constater le résultat délétère de notre monde imbu de naturalisme et de faux respect de la liberté d'un chacun

pour s'apercevoir qu'une éducation basée sur le délire rousseauiste est un fondement au désordre et à la destruction de la société. Il est vrai que les manières du saint tentent de s'opposer à une méthode basée sur la répression où, comme le nom l'indique, le supérieur s'exerce à réprimer toute brusquerie, à rester le moins possible auprès de ses petits et à montrer constamment un visage sévère. Mais en sus de l'écart considérable du surnaturel entre les procédés du saint et ceux de Jean-Jacques Rousseau, loin, très loin de Don Bosco, l'intention de créer pour l'enfant un univers sans silence, sans obéissance, sans autorité, sans respect et même sans aucune punition, comme le réclament nos pédagogues utopistes des XIXe et XXe s., ainsi que les qualifie l'historien Jean de Viguierie.

Le premier moyen de prévention est justement de « prévenir » c'est-à-dire avertir l'enfant des différentes règles à suivre et « veiller ensuite les élèves de telle sorte qu'ils demeurent toujours sous le regard attentif du directeur ou des assistants. » Le principe ne se résume donc pas dans le « ne jamais punir », mais à mettre tout en oeuvre autant sur le plan naturel que surnaturel, à favoriser un climat paisible et familial, entretenu par une confiance et une affection mutuelles, pour faire obstacle aux péchés passibles de sanctions, ou alors ce ne seront que des fautes arrachées à l'insouciance et à l'exubérance de l'âge.

Tout l'édifice éducatif se fonde, en fait, sur la charité, vertu avenante, douce et patiente. La charité aime l'enfant et le lui montre, non par des manifestations de sentimentalité malsaine, mais par des avis salutaires, par



la préoccupation de ce qui l'intéresse et de son salut éternel, par la participation à ses jeux d'enfant, sans pour autant rentrer dans la familiarité vulgaire et avilissante. Cette considération visible est l'idée maîtresse de la méthode préventive. Les garçons doivent être aimés et se savoir aimés. La crainte indispensable à toute autorité naîtra tout naturellement de cet amour noble et du sens du devoir inculqué par la religion. Le garçon craindra de contrister Dieu et de perdre l'affection de son maître qui sera pour lui un père et non un simple supérieur.

Si, malgré cela, il faut sévir, surtout lorsqu'il s'agit de péché ou d'insolence, Don Bosco demandera des précautions. Les avis préalables, la connaissance des règles et la mansuétude du correcteur permettront de mieux faire accepter la punition. Il importe cependant que ces corrections demeurent rares, discrètes et sans humiliation. En ce domaine, le saint donna les principes généraux et laissa l'initiative de la procédure à la prudence du surveillant qui devra tenir compte des circonstances. Par contre, le châtiment corporel ne trouvait aucun crédit chez les Salésiens. Ce que redoutait par dessus tout leur fondateur, c'était que l'enfant ferme son cœur, se défie et reste secret pour ses maîtres parce que blessé par leur attitude impatiente ou considérée comme injuste. Plus tard, même s'ils ont perdu de vue la religion, au moins se rappelleront-ils les bienfaits reçus à l'école des prêtres et désireront-ils peut-être mourir à leurs côtés.

Ses anciens élèves rapportent du saint qu'« il ne punissait jamais. » Leur admiration sans borne pour lui manifeste bien la réussite de son exquise charité qui obtenait sans punir. Mais l'éducateur avait sa manière à lui de régler les problèmes et de sanctionner par un simple regard ou en retirant ostensiblement son affection. Il lui arriva même une fois, mais une seule

et bien à regret, d'infliger un soufflet retentissant à un désobéissant obstiné que des avis bienveillants ne corrigeaient en rien.

LES CONSEILS DE DON BOSCO AUX MAÎTRES

Bien sûr, une telle ambition pour le cadre de vie des jeunes réclamera des éducateurs une charité toujours grandissante, un dévouement inlassable, une bienveillante vigilance, le sacrifice de soi, une prudence et une force d'âme toute particulière.

Toutes ces qualités ne se trouvent que dans l'union à Dieu. Le Salésien devra donc d'abord consacrer du temps à la méditation, à la Messe et au bréviaire. Dans les occupations quotidiennes, il aura fréquemment recours à Dieu. Il tâchera de se faire aimer plutôt que de se faire craindre, de montrer son souci des âmes, de se disposer à bien connaître et à écouter l'enfant.

Il s'assurera par-dessus tout de la moralité des jeunes, gardera l'œil et une spéciale sollicitude pour les sujets qui pourraient être pernicieux, les renverra sans ménagement s'ils manquent en matière de pureté (ne les avertir qu'une seule fois), n'acceptera jamais d'élèves réputés de mauvaises mœurs.

Il commandera avec douceur et jamais des choses où il pensera ne pas pouvoir être obéi. Il tiendra compte du goût des enfants en donnant des responsabilités.

Il priera pour tous ses élèves, mais en premier lieu pour les subordonnés difficiles. Un éducateur se confronte-t-il à un cœur dur et distant ? Il n'aura jamais tout fait s'il n'a pas prié pour lui.

LES RECOMMANDATIONS DE DON BOSCO AUX ENFANTS

Le mauvais esprit, selon notre saint pédagogue, naît et s'alimente principalement dans l'éloignement de Dieu. Les âmes qui ne sont pas en paix avec

Notre-Seigneur laissent prise au diable, à la méfiance, à la désobéissance, à la critique, à l'irritation.

L'apôtre des jeunes recommandera donc souvent l'attachement à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge et à leur volonté, rappellera la présence de Dieu, la doctrine chrétienne, les exigences de la vertu et encouragera la pratique des sacrements.

Sur quels sujets favoris revenaient régulièrement les leçons de saint Jean ?

Il chérissait spécialement deux vertus, l'obéissance et la pureté. La première vertu d'un garçon, la source de la sainteté, est l'obéissance qui implique le respect des parents et des maîtres, représentants de Dieu. Il déclara une guerre sans concession à son pire ennemi, l'impureté et inculquera inlassablement l'amour de la belle vertu, la vertu-reine, la pureté. Il préconisait pour cela surtout la fuite de l'oisiveté, piège principal de la jeunesse. Il invitait à fuir totalement les mauvais compagnons : « Fuyez, abandonnez ce lieu, cette école, ce travail ou ce bureau ; supportez n'importe quel mal au monde plutôt que de demeurer dans un lieu ou avec des personnes qui mettent en péril votre salut éternel. »

Les trois piliers de la vie spirituelle de la jeunesse, les trois pratiques surnaturelles qu'il recommandait instamment étaient la confession fréquente, la communion fréquente et la dévotion à la Sainte Vierge : « L'expérience prouve que les plus solides soutiens de la jeunesse sont les deux sacrements de la confession et de la communion. Donnez-moi un jeune garçon qui fréquente ces sacrements, vous le verrez grandir, devenir homme et, s'il plaît à Dieu, devenir très pieux, gardant une conduite exemplaire pour tous. » « Du haut de la chaire, insistez sur la fréquente communion et la dévotion à la Très Sainte Vierge. » Il conseillait à l'adolescent de réclamer fréquemment à la Madone trois grâces insignes : la pré-

servation du péché mortel, la conservation de la sainte et précieuse vertu de pureté, et enfin, la force de fuir les mauvais compagnons.

Un autre point lui tenait à cœur : les fins dernières et plus précisément la mort. « La mort et le Paradis sont parmi les thèmes les plus fréquents de ses allocutions, note le Père Desramaut. Il étonnera toujours par l'importance qu'il accorda, en formant des garçons pleins de promesses, à la préparation de leurs derniers instants... C'est que la minute la plus grave de la vie est celle de l'ultime soupir. L'éducateur tel qu'il l'entend est préposé à la réussite de la rencontre éternelle entre Dieu et sa créature. » Chaque mois, les jeunes de l'Oratoire s'exerçaient sous sa direction à « la pratique de la bonne mort » c'est-à-dire vivaient la journée dans des sentiments de componction comme s'ils devaient mourir le soir.

Il faisait également réfléchir et prier sur le choix d'un état de vie, car écrit-il « il est très important de viser juste, avec l'intention de ne pas s'embarquer dans des affaires pour lesquelles le Seigneur ne nous a pas choisis. »

LES GRANDES RÉUSSITES DE DON BOSCO

Nul n'ignore le charisme de saint Jean pour conduire les jeunes à la perfection. Le candide Dominique Savio, le plus jeune canonisé non martyr, doit sans aucun doute son héroïcité précocité à son directeur d'âme. « Le cadeau que je vous demande, lui dit-il un jour, c'est que vous fassiez de moi un saint. » D'autres modèles passèrent entre ses mains expertes. Il en nomma quelques-uns dans son prologue à la vie de saint Dominique : Gabriel Fassio, Louis Rua, Camille Gavio, Jean Massaglia. En outre, il écrivit la vie de Michel Magon qui avait pris Dominique Savio pour modèle, et la vie du petit berger des Alpes, François Besucco. Saint Jean

Bosco avoua un jour posséder quelques enfants qui égalaient la vertu d'un saint Louis de Gonzague. A une autre occasion, il se permit de révéler qu'il y avait dans ses murs un ange s'entretenant régulièrement avec Notre-Dame. Il lui faisait alors des commissions pour le Ciel.

Don Bosco réussissait aussi avec les âmes perdues. Au bout d'une journée, il avait transformé le cœur de jeunes détenus sortis de prison pour une promenade en sa compagnie. Le ministre Crispi refusa de lui confier la maison de correction de Turin, parce que, vous comprenez, « il est capable de faire des prêtres de tous ces détenus. »

AVIS SUR LES PUNITIONS

Sur le chapitre des punitions, on pourrait trouver le programme de Don Bosco quasi impossible à suivre. Ce dernier ne niait pas la difficulté de l'entreprise pour l'éducateur. En outre, les temps sont pénibles. Pie XII le déplorait déjà. L'atmosphère empestée par nos idéologies scolaires de la République éloigne les cœurs de Dieu et des paternels avis, provoque à la fois l'avilissement d'une jeunesse sans vigueur et une irritation déraisonnée à sentir le joug d'une autorité. Dans une bonne partie des foyers, la charité s'est transformée en faiblesse, la prudence en nonchalance à corriger, l'esprit familial en sensiblerie déplacée.

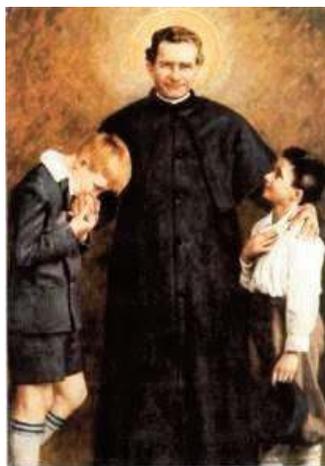
A cet égard, un rapide tour de table des divers éducateurs servira à éclaircir certains points et à éviter l'inconvénient de se focaliser sur une seule pensée. Saint Jean Bosco et la méthode préventive n'innovent pas. On peut les comparer à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et l'esprit d'enfance. Ces doctrines s'inscrivent dans une

tradition pédagogique chrétienne, en la systématisant ou, pour mieux dire, en la couronnant. De même que la confiance totale en Dieu n'enlève pas la malice du péché et sa réprobation, de même la méthode préventive n'écarte pas la nécessité impérieuse de corriger les défauts et les mille caprices des enfants. Il n'est donc pas question d'une nouvelle ère qui ferait table rase du passé et des conseils avisés d'autres maîtres éminents.

Ne nous étonnons pas, tous prêchent unanimement la charité et la douceur. Saint Jean-Baptiste de la Salle ramenait une classe de 200 élèves tapageurs au calme et à l'ordre par sa douceur et sa fermeté. Le Vénérable Jean-Marie de La Mennais prévenait ses Frères de l'Instruction Chrétienne : « Avec les enfants, soyez bons, patients et doux ; sans doute, il faut être ferme aussi, mais sans être dur et sans se livrer à l'impatience. Vous corrigerez bien mieux les défauts de vos enfants en vous faisant aimer qu'en vous faisant craindre. »

La surveillance ne devra jamais manquer : « Il vaudrait mieux, enseignait le Père Timon David, ne jamais réunir les enfants que de les laisser sans surveillance. » L'ordre et la discipline devront être maintenus : « Le défaut de discipline, déclarait saint Marcellin Champagnat, est dans les classes, la source de tous les maux, la cause directe ou indirecte de

toutes les fautes qui s'y commettent. » « Pour établir cette discipline forte et paternelle, continuait-il, l'instituteur a besoin d'une grande vigilance. Mais le but de cette vertu n'est pas seulement de maintenir l'ordre dans l'école ; c'est surtout de prévenir la contagion des vices et de conserver l'innocence des enfants. » L'enfant n'aime pas cette discipline, elle est une charge à



la nature. C'est pourquoi, toujours selon le saint, deux choses sont absolument nécessaires à un maître (sinon, il n'est pas propre à l'enseignement) : la fermeté de caractère et la constance. »

Quant aux châtiments corporels, la loi commune des éducateurs est de les éviter le plus possible : « Est-ce à coups de férule, questionnait saint Marcellin, qu'on élève les enfants et qu'on leur inspire l'amour de la vertu ? » « Je voudrais que toutes les punitions corporelles fussent abolies, exigeait l'abbé de La Mennais ; tâchez de n'en jamais user ; je dis tâchez, parce que, dans certains cas, je sais que cela n'est pas possible ; mais ces cas là sont rares, et alors il faut agir avec tant de discrétion, de douceur et de prudence, qu'il n'y ait lieu à aucune plainte. » Le Père Timon-David rapporte la façon de faire de saint Joseph Calasanz : « Saint Joseph recommandait aux maîtres de punir les élèves le moins souvent possible ; il voulait que l'émulation remplaçât la crainte... Cependant, on punissait quelquefois, car toute règle doit avoir une sanction pénale ; il y a de mauvaises natures parmi les enfants et le Saint-Esprit a dit lui-même qu'il faut châtier ceux qui n'ont pas de cœur (Prov. X 13). » Il faut ainsi tenir compte des divers caractères. Un simple blâme suffira pour certains, mais pas à des âmes mal dégrossies.

La pensée profonde de saint Thomas d'Aquin, dans son traité de la justice (Somme Théologique), sur ce qu'il appelle « vertu de vengeance » mérite notre attention : « Si l'intention (de celui qui exerce la punition) se porte principalement sur le mal de celui dont il se venge, et s'attarde sur ce mal, c'est absolument illicite ... Mais si l'intention, dans la vengeance, se porte principalement sur un bien que doit procurer le châtiment du pécheur, par exemple son amendement, ou du moins sa répression, le repos des autres, le maintien de la justice et

l'honneur de Dieu, la vengeance peut être licite, en observant les autres circonstances requises ... À la vengeance s'opposent deux vices. L'un par excès, qui est la cruauté ou sévérité, qui dépasse la mesure dans les châtiments. L'autre par défaut consiste à punir trop mollement, selon les Proverbes (Prov. XIII 24) : « Celui qui ménage la baguette hait son fils. » La vertu de vengeance consiste en ce que, compte tenu de toutes les circonstances, on garde une juste mesure en exerçant la vengeance. » Le théologien y inclut les châtiments corporels qui ne sont donc pas à voir en soi comme des injustices.

Hormis saint Thomas qui développait un principe général, les auteurs cités parlaient surtout pour les écoles. Or, même si l'esprit chrétien qui les anime reste semblable, il convient de distinguer école et maison. Don Bosco marquait déjà une différence en constatant que « la jeunesse oublie sans peine les punitions des parents, mais très difficilement celles des éducateurs. »

En famille, on ne se repentira pas d'écouter les sages avis du Cardinal Antoniano, qui écrivit son remarquable traité d'éducation sur la demande de saint Charles Borromée. Terminons par quelques-uns de ceux-là ces longues considérations. Les parents, et surtout le père, tout en surveillant les bonnes dispositions de sa progéniture, ne devra pas se cacher ses défauts particuliers. Il en corrigera les inclinations vicieuses à la racine, dès le jeune âge. Certaines sont propres à cette étape de la vie : préférer le jeu au travail, mentir, dissimuler, rejeter la faute sur autrui, être gourmand (ce qui conduit au vol), curieux, rapporteur du mal, prompt à la colère, lent à obéir. Il ne faudra point passer légèrement sur ces défauts afin d'empêcher qu'il ne dégénère. Les petits n'ont pas encore l'épanouissement total de la raison, mais les parents l'ont et ils l'ont pour ceux dont ils

sont responsables. Ne jamais chercher à excuser les enfants en se disant qu'après tout, ils sont si jeunes et donc que leurs méfaits présentent peu d'importance. Pour la correction, on ne saurait nier qu'au premier âge, il soit quelquefois nécessaire de saisir la verge et d'en frapper ses enfants, pour arracher les mauvaises inclinations et porter au bien. Souvenons-nous des penchants nocifs que laisse le péché originel. Une indulgence excessive pousse des parents à ne jamais frapper leurs enfants, mais aussi à ne pas souffrir la plus légère correction infligée par leurs maîtres. L'intéressé profitera largement de cet amour aveugle et ne tardera guère à perdre avec la crainte de ses parents le respect qu'il leur doit. Arrivés là, les reproches seront si faibles qu'ils ne produiront aucun bon résultat. D'autres pèchent par excès de sévérité. Ils frappent toujours avec colère et sans ménagement pour des causes bénignes. La plupart du temps, les fautes des enfants naissent de l'ignorance ou de la fragilité. Les châtiments corporels doivent être employés avec grand discernement et le plus rarement possible. Le père ne doit pas assouvir sa vengeance, mais chercher un remède avec sang-froid pour entraîner à la vertu et réformer le cœur du coupable. Il doit tout ensemble se faire aimer et se faire craindre. A n'employer que la crainte, le cœur ne se gagne pas et la vertu n'est qu'extérieure. Il n'existe pas que les châtiments corporels. En règle générale, les punitions devraient correspondre aux vertus auxquelles l'enfant a manqué : corriger les disputes par les excuses, la gourmandise par quelques retranchements aux repas, la critique par le silence imposé, l'orgueil par l'humiliation.

En ce domaine, « pour ceux qui aiment Dieu, qui travaillent pour sa gloire, toutes choses travaillent pour le bien » conclut pour nous saint Jean Bosco.

HONNEUR ET SAVOIR-VIVRE

~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

C'EST en relisant quelques propos du Père Lacordaire à des jeunes, qu'il m'a semblé opportun de livrer à votre méditation deux vertus pas si éloignées qu'on ne le pense, de la charité, je veux dire l'honneur et le savoir-vivre.

Pour une existence catholique perdre le sentiment de l'honneur c'est déjà le signe et la réalité d'une grande décadence ; ne méritons pas ce reproche. N'oublions surtout pas nos origines, nous sommes en effet un peuple de chevaliers, héritiers de tant de saints, héritiers de grands capitaines, héritiers de sainte Jeanne d'Arc, cette loyale et limpide écuyère française. Si nous dégénérons de ces hautes traditions, la France est morte, ce n'est plus elle qui porte ce grand nom. L'honneur est pour une nation une armature intérieure qui laisse place à bien des défauts, voire à des vices, mais qui préserve des chutes honteuses où le prestige national périrait.

L'honneur n'est pas une vaine gloriole ; c'est un respect de soi et d'autrui qui est à la base de l'honneur. Si l'on devait en donner une définition on pourrait dire que l'honneur est une qualité de la personne qui lui vaut sa propre estime et l'estime d'autrui. Le juste sentiment de cette qualité intérieure et de son reflet en autrui, c'est le sentiment de l'honneur. Offenser cette qualité c'est perdre l'honneur.

Ecarter le souci de son prix et de l'estime qui s'y attache, c'est perdre le sentiment de l'honneur. Il ne s'agit pas de se tenir en dépendance de l'opinion, mais notre valeur morale a besoin de cet appui. Et à plus forte raison est-elle en état de durer si elle compte sur le témoignage d'une conscience éclairée et vigilante. Renoncer à de tels soutiens, c'est souvent avoir accepté sa défaite. La nature des qualités qui provoquent et justifient le sentiment de l'honneur est assez variable. Elle est dans une mesure en la dépendance de l'état social. A toute époque et à tout stade de la civilisation on observe un décalage entre le niveau des vertus morales proprement dites et celui des qualités qui provoquent l'honneur.

Un acte peut être gravement délictueux sans toucher à l'honneur au sens le plus ordinaire du terme, et un grave manquement à l'honneur peut n'être pas gravement délictueux. Il est par exemple honteux de rouler sous la table à la fin d'un repas, et c'est beaucoup moins grave que de proférer une calomnie avec élégance. Un chevalier d'autrefois ne se fût pas senti déshonoré par un homicide s'il l'avait perpétré au cours d'une noble querelle, et il l'eût été s'il avait été pris en flagrant délit de jalousie ou de mensonge. Est-ce qu'il y a là une aberration, une obnubilation du sens moral ? C'est bien plutôt une consécra-

tion instinctive du culte voué par les sociétés à ce qui maintient parmi elles un décorum spirituel précieux à leur destinée et à leur œuvre. Il va de soi que l'honneur doit être méprisé dès qu'il entraîne aux actions coupables. Tel est l'honneur du duelliste d'autrefois, ou de l'atroce vendetta d'aujourd'hui. Mais même au regard du moraliste, autre est la gravité d'un fait, autre sa honte. Un petit mensonge n'est peut-être pas bien grave en soi ordinairement, mais il est honteux. Au point de vue de la tenue générale d'un peuple, de sa respectabilité, la contagion du mensonge est sans doute plus néfaste que des entraînements de bravaches.

Le crime, certes, nous rend coupables. L'avilissement nous annihile. L'homme sans honneur ne compte plus. S'il en prend son parti, il se suicide, et si c'est le groupe social qui en vient là, c'est un suicide collectif. Dieu préserve la France d'une telle dégradation et à cet effet qu'il en préserve notre jeunesse. Un jeune homme ou une jeune fille qui ne rougit plus d'un acte vil a laissé tomber de son front l'auréole qui en était la parure. Le voit-on manquer de parole pour un oui ou pour un non ; ignorer même ce que c'est qu'une parole donnée et reçue entre gens qui se respectent eux-mêmes et qui se respectent l'un l'autre ; est-il accoutumé aux tricheries, aux lâchages sournois, aux petites bassesses qui rapportent ou permettent de se tirer d'affaire ; le voit-on hurler avec les loups et se gaudir des bassesses d'autrui quand elles réussissent, trouver très bien qu'on trahisse et qu'on se parjure parce que c'est l'intérêt de la passion égoïste ou partisane, est-il de ceux qui, en des temps difficiles, pour tous se débrouillent aux dépens des autres ou de l'ordre public, ou du pays en souffrance, que faire d'un tel jeune homme ou d'une telle jeune fille pour le salut de l'Eglise ou de la patrie ? Et si cela se répand, la turpitude gagne vite dut-on garder quelque apparence de respectabilité dans l'allure et dans les paroles.

L'honneur dit saint Thomas d'Aquin est de tous les biens le plus précieux parmi ceux qui ne tiennent pas à la conscience même.

Il y a de grandes vertus qui n'ont pas de grands noms : la probité, la sincérité, la fidélité, la simplicité, la persévérance tranquille. Il y a aussi des dispositions morales qui ne sont pas des vertus, mais qui entretiennent avec la vertu, des liens si multiples et si étroits qu'elles prévalent en quelque façon sur les vertus mêmes, comme l'amitié véritable au dire de saint Thomas d'Aquin. On peut dire la même chose du savoir-vivre. Le savoir-vivre est une façon d'agir en toute chose de manière à ne jamais blesser les vraies convenances, non pas les convenances mon-

daines, à ne jamais négliger les égards dus à chacun, et, au positif, de manière à se rendre agréable et utile sans attendre l'obligation expresse, comme par une naturelle disposition à plaire et à ne jamais gêner ou molester autrui.

Sociale par excellence cette disposition rend plus faciles les rapports, c'est aussi par là qu'elle se rapproche de la charité, et la récompense de celui qui en fait sa règle, c'est qu'il en recueille lui-même les effets, imposant quasiment à son ambiance ce qu'il pratique avec fidélité, fermant la bouche aux insolents, obligeant à la courtoisie les malapris que son exemple impressionne, récoltant de la joie où il a semé la bienveillance et de la grâce. Tout cela paraît très innocent, me direz-vous ! Pas tant que cela si ce savoir-vivre n'est pas pure mondanité ou simagrée. Car pour faire face à un tel programme il faut une perpétuelle domination sur soi-même, une patience à toute épreuve à l'égard des défauts d'autrui, une volonté de pardonner, de prendre en bien ce qui peut être pris en bien et de fermer parfois les yeux sur tout le reste sans importance ; une décision bien arrêtée de faire passer la commodité du prochain avant la sienne propre, l'honneur à rendre avant la facilité de s'esquiver, le service à consentir avant le service à demander ou la tranquillité à garantir, la réserve délicate avant la réaction spontanée d'un caractère qui se libère d'une irritation par un coup de boutoir. Vous le voyez, tout cela n'est pas innocent et engage beaucoup de vertus, beaucoup d'exigences morales si l'homme bien né fait ainsi place au rustre policé que chacun porte en soi-même. Si on ne commence pas dans la jeunesse à combattre un égoïsme un peu inconscient et une spontanéité anarchique, on risque fort de tomber dans un égoïsme fixé et enraciné tellement contraire à la vie religieuse, tellement contraire à la vie matrimoniale ; les temps aujourd'hui s'y prêtent, ils sont à la facilité dédaigneuse de toute règle, impatiente de toute discipline. On y constate un démantèlement et une dissociation de la vie intérieure dont nos gestes au dehors sont le témoignage. C'est ainsi qu'on verra nombre de jeunes employer un langage grossier, pratiquer l'irrespect à l'égard des anciens et des femmes, garder leurs aises et mener leur tapage sans souci d'un voisinage appelant de la réserve ou de l'honneur, repousser avec violence des observations justifiées d'un homme d'âge, garder leur quant-à-soi au lieu de se prêter à autrui, intervenir discrètement dans des conversations, ne céder que de mauvaise grâce à une commodité, une place, un petit avantage que le respect demanderait de sacrifier, voire même à afficher insolemment leur droit à ne s'occuper que d'eux-mêmes et à garder ce qu'ils appellent leur liberté. Qu'y a-t-il de chrétien dans tout cela ?

Les temps de la civilisation étaient plus heureux même chez les païens. Si un jeune grec était resté assis auprès

d'un vieillard debout, on l'eût expulsé de la cité. Si un jeune romain avait agi de la même façon à l'égard d'une matrone, on lui eût appliqué le fouet. Attention donc à cette mentalité qui considère tout cela comme étant vieux jeu ; tenons plutôt notre vie en main, conformément aux principes de décence, de respect, de juste hiérarchie des gens et des choses. Un jeune homme qui n'a cure de tout cela ne fera point un homme de coeur, et les tâches sociales ne trouveront pas bien zélé celui qui ne sait rien retrancher de ses aises.

Il ne s'agit pas ici de catalogues en matière de savoir-vivre, non, notre propos ici est moral, c'est pourquoi de ce point de vue, le côté formel du savoir-vivre a peu d'importance, si ce n'est comme signe. Au fond ce qui importe ce n'est pas le savoir-vivre, mais le bien-vivre ; mais les deux sont connexes.

Le problème est ici de savoir si l'homme qui se tient au bord de son fauteuil par respect, se contente de ce signe, ou s'il est vraiment disposé à rendre service. Dans le premier cas, il obéit extérieurement au savoir-vivre ; dans le second, il accède au bien-vivre, ce qui est tout autre chose. Savoir-vivre c'est la réalité dont le savoir bien-vivre mondain est le symbole. Cela ne devrait jamais être séparé sous peine de tomber dans un pur formalisme. Mais l'un soutient naturellement l'autre, la forme exigeant le fond pour se justifier, le fond ayant pour conséquence des attitudes agréables et utiles à tous, parce que telle est sa nature, comme élément de sociabilité, aussi bien que de rectitude, de sagesse et de charité chrétienne.

Bien-vivre et savoir bien vivre est une science et un art, incomparablement plus précieux que n'importe quelle autre discipline humaine. C'est par l'éducation de soi-même qu'on y pourvoit. Cela ne se passe pas de génération en génération dans des groupes sélectionnés, comme les bonnes manières, cela se conquiert âme par âme ; ce n'est pas un héritage, c'est une haute récompense de l'effort.

Certains pensent que c'est là une violence faite à notre moi.

C'était l'esprit soixante-huitard qui a tout faussé ou nous a donné à croire que la moralité consistait en certaines consignes qui, sous le nom de lois, pèseraient sur nous du dehors, ne visant qu'à nous gêner et nous contraindre. La vérité est tout autre. La moralité est une loi au sens où le savant dit : la chute des corps est une loi ; l'inertie dans le repos ou le mouvement est une loi. Il s'agit du comportement des choses, et, pour nous, de la façon dont notre être est invité à agir librement, au dedans et au dehors, comme il ferait si la nature, au lieu de lui confier son propre destin, s'en était chargée elle-même. Nous sommes entourés d'êtres offrant ce dernier cas.

suite p 15

Petite chronique du prieuré



Samedi 6 et Dimanche 7

Les ECP (Etudiants Catholiques de Provence) se réunissent pour un week-end de formation et de détente au prieuré. M. l'abbé X. Beauvais leur donne sur deux jours trois conférences sur le thème du mariage: les relations entre garçons et filles, les fréquentations, les fiançailles et le mariage. Entre les conférences devait avoir lieu une promenade dans les calanques, mais en raison du mauvais temps, ils sont allés visiter le Museum, la cathédrale de la Major et le musée de Château-



suite de l'article p 14

L'oiseau fait son nid et l'abeille sa ruche aussi nécessairement qu'une pierre tombe; mais s'ils étaient libres, construiraient-ils d'une autre manière, et leur espèce s'en porterait-elle mieux? Nous sommes de libres constructeurs, de libres agissants pour nous-mêmes et pour la cité, mais nous avons une loi de notre action; la réflexion nous la révèle, la doctrine catholique, la révélation dans ses deux sources nous la soulignent avec autorité, et le succès de notre vie et de nos rapports la sanctionne. Retenez donc bien l'importance de l'honneur et du savoir-vivre dans votre vie chrétienne.

Gombert sur le terroir provençal. Le soir, après un bon repas, les étudiants ont joué à différents jeux: carte, scrabble... Au cours de cette soirée, M. l'abbé X. Beauvais a trouvé un adversaire à sa taille pour le scrabble. Le week-end s'est terminé par la procession en l'honneur de la fête de l'Immaculée-Conception.

Dimanche 7

Cette année, la procession a été avancée au dimanche soir. Les vêpres ont donc eu lieu à l'église Saint-Pie X suivies de la procession de l'Immaculée-Conception où près de 450 fidèles étaient présents pour rendre hommage à la Vierge. Nous remercions les mères de Saint-Pré, ainsi que les fidèles de Brignoles, Toulon et Aix de s'être déplacés. Arrivés à la Vierge dorée, M. l'abbé de Pluvié a récité les litanies de N-D de la Garde, puis M. l'abbé X. Beauvais a dit quelques mots à l'assemblée. Avant de repartir, un feu d'artifice est lancé, illuminant la Vierge. La procession repart vers l'église pour assister au Salut du Saint-Sacrement.

Vendredi 19

Avant de partir en vacances, les enfants de l'école Saint-Ferréol font un petit spectacle devant les parents. Nous avons pu admirer les talents



de futurs comédiens.

Mercredi 24

Veillée de Noël: cette année, nous avons la joie d'avoir le pastrage avec 59 santons représentant la crèche provençale accompagnée des chants typiques du pays. Durant la messe, chaque santon est venu apporter son offrande au moment de l'offertoire. Nous remercions M. Ganay pour l'organisation, ainsi que les scouts qui se sont mobilisés. Merci également à la chorale et à notre organiste.

CARNET PAROISSIAL

BAPTÊME

à Aix-en-Provence :
Eugène-Marie PARIS,
le 14 décembre 2014

en Corse :
Domitille Humbert,
le 20 décembre 2014

SÉPULTURE

à Carnoux :
Mme Deverduin, le 22 décembre 2014

MARIAGE

en Avignon :
le 29 décembre 2014 : Vincent AUBANEL & Hélène STUDER

CALENDRIER DU MOIS

à Marseille

- Vendredi 2** : Adoration de 21h à minuit au prieuré
Lundi 5 : Rentrée des classes de l'école Saint-Ferréol
Mardi 6 : **Épiphanie**
Samedi 10 : Croisade Eucharistique à 15h15 au prieuré
Dimanche 11 : Quête pour les bénédictines de Perdechat
Jedi 15 : Réunion des ECP de Marseille à 19h30 au prieuré
Samedi 17 : Activité du Cercle de la Sainte Famille
Dimanche 18 : Loto de l'école Saint-Ferréol
Mercredi 21 : Messe de Requiem pour Louis XVI à 18h30
Dimanche 25 : Quête pour l'ordre de Malte
Concert d'orgue à l'église St Pie X à 17h 00 par Pascal Marsault
Samedi 31 : Croisade Eucharistique à 15h15 au prieuré

à Aix-en-Provence

- Vendredi 9** : Cercle des Jeunes Foyers à 19h30 chez les Pouplier
Mercredi 14 : Réunion des ECP d'Aix à la chapelle à 19h30

en Avignon

- Dimanche 11** : Repas paroissial de la chapelle d'Avignon à Bédarrides

«Les mardis de la Pensée catholique»

Mardi 27 Janvier
à 20h00 - rue de Lodi

Conférence de

M. l'abbé Xavier Beauvais sur :
**La technique déshumanisante
et l'économie.**

CORSE

Prieuré d'Ajaccio

2 avenue Bévérini Vico - 20000 Ajaccio

Tél : 06 99 45 09 32

- Dimanche : 10h00 messe chantée (téléphoner pour le lieu)
- Samedi : 18h00 messe basse

Catéchisme pour les enfants le samedi à 16h15

Haute Corse

- Dimanche : 17h00 messe (téléphoner pour le lieu)

L'Acampado n° 100,
janvier 2015, prix 1,5 €

Editeur : L'Acampado
40, chemin de Fondacle
13012 Marseille - Tél 04 91 87 00 50

Directeur de publication :
Abbé Xavier Beauvais

Dépôt légal : 2010
maquette & impression par nos soins

En cas d'urgence :
Tél : 06 07 24 10 65

Abonnement annuel :
25 € ou plus

chèque à l'ordre de
L'ACAMPADO

MARSEILLE

Église de la Mission de France - St Pie X

44, rue Tapis Vert - 13001 Marseille

Tél : 04 91 91 67 16

- Dimanche : 10h30 messe chantée
19h00 messe basse
- En semaine : 18h30 messe basse

Vêpres et salut du St Sacrement le dimanche à 18h

Chapelet tous les jours à 18h

Salut du St Sacrement tous les jeudis et le 1^{er} samedi
du mois à 17h50

Heure Sainte le 1^{er} Vendredi du mois à 17h30

Permanence en semaine de 16h00 à 18h00

Cours de dogme pour les adultes le mercredi à 19h15

Chapelle de l'Immaculée-Conception

14 bis, rue de Lodi - 13006 Marseille

Tél : 04 91 48 53 75

- Dimanche : 8h30 messe chantée
- En semaine : 7h15 messe (sauf samedi)

Permanence le lundi de 9h00 à 11h30

Catéchisme pour adultes le mardi à 20h00

Prieuré Saint Ferréol & École Saint Ferréol

40, chemin de Fondacle - 13012 Marseille

Tél. prieuré : 04 91 87 00 50 - Fax : 04 91 87 18 72

Email : 13p.marseille@fsspx.fr

Tél. école : 04 91 88 03 42

- en semaine : 7h15 messe basse
- le mardi en période scolaire : 11h30
- le vendredi en période scolaire : 11h00

Chapelet tous les jours à 18h30

Le 1^{er} Vendredi du mois adoration de 21h00 à minuit

Catéchisme pour les enfants le mercredi à 14h30

Conf. spirituelle pour les dames le mercredi à 14h30

Catéchisme pour catéchumènes le samedi à 15h00

Chorale de St Pie X : répétition le lundi à 20h30

AIX-EN-PROVENCE

Chapelle de l'Immaculée-Conception

11 bis, cours Gambetta - Tél : 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h30 messe chantée
- Mercredi : 18h30 messe basse
- 1^{er} Vendredi du mois messe à 18h30
- 1^{er} Samedi du mois messe à 11h00

Catéchisme pour les enfants le mercredi après-midi

CARNOUX-EN-PROVENCE

Oratoire Saint Marcel

Immeuble Le Panorama - Avenue du Mail

- Dimanche : 8h30 messe basse

AVIGNON

Chapelle des Pénitents Noirs

rue Banasterie - 84000 Avignon

Tél : 04 90 86 30 62 - 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h00 messe chantée
- Samedi : 18h30 messe basse
- 1^{er} Vendredi du mois : adoration à 17h00
messe à 18h30

Catéchisme pour les enfants le samedi à 9h30

ALLEINS

Chapelle des Pénitents Blancs

rue Frédéric Mistral

Messes : 2^{ème} et 4^{ème} Dimanche du mois : 18h00